

## LETTRE LV.

*A la Dame PIGLIANI.*

CE n'est pas une chose indifférente de garder vos deux filles avec vous : la qualité de mère vous impose les devoirs les plus importants. Le monde viendra se mettre continuellement entre vous & vos enfans, si vous n'avez soin de l'écartier, non avec cette austerité qui n'excite que des murmures, mais avec cette sagesse qui gagne la confiance.

Vos filles ne feront que des hypocrites, si vous les accablez d'instructions, & si vous les inquiétez ; tandis qu'elles aimeront la Religion, si par votre exemple

& par votre douceur, vous savez la faire aimer.

On ne conduit pas des personnes de vingt ans comme si elles n'en avoient que dix. Il est des traitemens & des leçons pour les âges comme pour les conditions.

Entretenez le plus que vous pourrez le goût des bonnes lectures & du travail ; mais avec cette aisance qui n'affujettit point à la minute, & avec cet esprit de discernement, qui fait différencier d'un cloître une maison séculière.

Etablissez vos filles selon leur bien & selon leur état, en ne forçant point leur volonté, à moins qu'elles ne voulussent s'allier avec des gens dissipateurs ou vicieux. Le mariage est la condition naturelle de tous les hommes : ce sont



des exceptions à la regle lorsqu'on s'en dispense.

Sans aimer la mondanité, ne vous rendez point ridicule sur les usages du monde. La piété devient un sujet de raillerie, quand on la présente sous des dehors singuliers : la femme sage évite de se faire remarquer.

Quand on est né pour prendre certains habits, il faut les porter, mais toujours avec la décence qui convient à la pudeur.

Vous aurez soin que vos Demoiselles fréquentent la société. La vraie dévotion n'est ni brusque ni farouche : la solitude mal entendue irrite les passions ; & pour de jeunes personnes, il est souvent plus sûr de fréquenter un monde choisi, que de rester seul. Vous

inspirerez la gaieté, pour qu'on n'ait pas l'air de traîner la piété : vos récréations consisteront dans des promenades & dans des petits jeux ; & lorsqu'il sera question de s'appliquer, vous ne parlerez ni de ces études profondes, ni de ces sciences abstraites, qui souvent rendent le sexe vain & jaseur.

Faites - vous sur - tout aimer : c'est le plus grand plaisir auquel une mere puisse aspirer, & la plus grande prérogative dont elle puisse jouir, pour opérer le bien selon sa volonté.

Que vos Domestiques aient de la religion & de l'honnêteté : ils sont capables de tous les crimes, quand ils ne craignent pas Dieu. On ne doit user avec eux, ni de hauteur, ni de familiarité, afin de les traiter



comme des hommes & comme des inférieurs. La justice est la mere de l'ordre : tout est à sa place , quand on se comporte avec équité.

Ne punissez jamais qu'avec peine, & pardonnez toujours avec plaisir.

Fréquentez votre Paroisse, pour que les brebis se trouvent souvent avec leur Pasteur ; c'est conforme aux saints Canons, ainsi qu'à l'usage ancien.

Votre sagesse vous apprendra le reste. Je compte beaucoup sur vos lumieres & sur votre bonne volonté, comme vous pouvez être vraiment assurée de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

*A Rome, ce 15 Novembre 1754.*

---



---

LETTRE LVI.

*Au Comte ALGAROTTI.*

MON CHER COMTE,

Arrangez-vous, malgré votre philosophie, de maniere que je vous voye dans le Ciel; car je ferois bien fâché de vous perdre de vue pendant une éternité.

Vous êtes un de ces hommes rares pour l'esprit & pour le cœur, qu'on veut aimer même au-delà du tombeau, quand on a l'avantage de vous connoître; & personne n'a plus de raisons que vous pour se convaincre de la spiritualité de l'ame & de son immortalité. Les années coulent pour les Philoso-



phes , comme pour les ignorans ; & ce qui doit en être le terme , ne peut qu'occuper un homme qui pense.

Avouez que je fais accommoder les Sermons , de maniere à ne pas effaroucher un bel esprit ; & que si l'on prêchoit aussi brièvement , aussi amicalement , vous entendriez par fois le Prédicateur : mais il ne suffit pas d'écouter ; il faut que cela passe dans le cœur ; que cela y germe ; & que le tout aimable Algarotti devienne aussi bon Chrétien , qu'il est bon Philosophe : alors je serai doublement son serviteur & son ami.

*A Rome , ce 11 Décembre 1754.*



LETTRE

---



---

LETTRE LVII.

*A Monsignor ROTA , Secrétaire  
de la Chiffre.*

**J**E crois , Monsignor , que pour pouvoir enfin nous rencontrer , il est à propos qu'il y ait une heure de ralliement : je vous prie de vouloir bien me l'indiquer , & très-certainement je n'aurai garde d'y manquer.

Il n'y a rien que je regrette avec plus de douleur , que le temps qu'on perd dans les antichambres. Le temps est le plus précieux don que Dieu nous ait fait ; & l'homme le dissipe avec une profusion aussi cruelle que surprenante.

Le temps , hélas , est un bien  
*Partie I.*                      A a



au pillage, chacun nous en enleve une partie; & malgré toute mon attention à vouloir le conserver, je le vois s'échapper de mes mains; & à peine ai-je dit qu'il s'enfuit, qu'il a déjà passé.

J'attends vos ordres pour me rendre chez vous, & pour vous dire que s'il y a des momens pour vous voir, il n'y en a point où je ne sois avec autant d'attachement que de respect, Monsignor, votre très-humble, &c.

*A Rome, ce 3 Janvier 1754.*




---



---

LETTRE LVIII.

*Au Gonfalonier de la République  
de Saint-Marin.*

MON TRÈS-CHER AMI,

Quoique vous ne foyez que le petit Souverain d'un très-petit Etat, vous avez une ame qui vous égale aux plus grands Princes. Ce n'est pas l'étendue des Empires qui fait le mérite des Empereurs: un pere de famille peut avoir beaucoup de vertus, & un Gonfalonier de Saint-Marin une grande réputation.

Je ne trouve rien d'aussi charmant que d'être à la tête d'un petit canton, qu'on apperçoit à peine



sur la Carte géographique, où l'on ne connoît ni les discordes, ni la guerre, & où il n'y a d'orage que lorsque le Ciel s'obscurcit; où il n'y a d'ambition que celle de se maintenir dans le silence & dans la médiocrité; où tous les biens sont communs par l'usage où l'on est de se secourir.

O que ce petit coin de terre me plaît! qu'on est heureux d'y demeurer; & non au milieu du tumulte qui agite les grandes Villes, & non au milieu des grandeurs qui font gémir les petits, & non au milieu du luxe, qui corrompt le cœur & qui éblouit les yeux! C'est un endroit où je fixerois volontiers mon tabernacle: mon cœur y est depuis long-temps par l'amitié que je vous porte.

Il n'y a pas un plus grand fardeau qu'une Souveraineté; mais la vôtre est si douce, qu'elle n'empêche pas de marcher; sur-tout lorsque je viens à la comparer à ces Monarchies qu'on ne peut gouverner qu'en se multipliant, & qu'en ayant par-tout des yeux

Tout est embuscade pour un Prince qui se trouve à la tête d'un vaste Royaume. Dans le temps qu'il se persuade qu'on lui fait la cour, on cherche à le tromper. S'il est déréglé, on le flatte dans ses déréglemens; s'il est pieux; on fait l'hypocrite, & l'on se moque de lui: s'il est cruel, on lui dit qu'il est juste; & il n'entend jamais la vérité.

Il faut qu'il descende souvent dans son cœur pour la chercher.



Mais qu'il est à plaindre si elle ne s'y trouve pas ! L'Histoire ne contient les regnes de tant de mauvais Princes, que parce qu'ils aimoient à vivre loin de la vérité. C'est la seule bonne amie des Rois quand ils veulent l'écouter ; mais ils prennent souvent le change sur son compte, ne la regardant que comme un moniteur importun, qu'il faut écarter ou punir.

Pour moi, qui l'aimai dès ma plus tendre enfance, il me semble que je l'aimerois toujours, quand même elle me diroit les choses les plus dures. Elle est comme ces médicamens amers qui déplaisent au goût, mais qui rendent la santé. On la connoît sûrement plus à Saint-Marin, que par-tout ailleurs : on ne la voit qu'obliquement dans

les grandes Cours ; & vous l'apercevez en face, & vous l'accueillez avec empressement.

Je ne vous enverrai point le livre que vous vouliez voir : c'est une production tout-à-fait informe, mal traduite du françois, & qui pullule d'erreurs contre la morale & contre le dogme. On n'y parle néanmoins que d'*humanité* ; car c'est aujourd'hui le beau mot qu'on a finement substitué à celui de *charité* ; parce que l'*humanité* n'est qu'une vertu païenne, & que la *charité* au contraire, est une vertu chrétienne. La philosophie moderne ne veut plus de tout ce qui tient au Christianisme ; & en cela elle fait voir aux yeux de la raison, qu'elle n'aime que ce qui est vicieux.



Les anciens Philosophes qui n'étoient point éclairés des lumieres de la foi, & qui n'avoient pas le bonheur de connoître le vrai Dieu, souhaitoient qu'il y eût une Révélation; & les nouveaux rejettent celle qu'on ne peut méconnoître : mais en cela ils se trahissent eux-mêmes; car s'ils avoient l'esprit droit & le cœur pur, s'ils étoient humains comme ils le prétendent, ils recevraient à mains jointes une Religion qui condamne jusqu'aux mauvais desirs, qui ordonne expressément l'amour du prochain, & qui promet une récompense éternelle à tous ceux qui auront secouru leurs freres, & qui auront été fideles à leur Dieu, à leur Roi, à leur patrie: *Non si può odiare una Religione tant' onesta,*

*onesto quando il cuore è onesto.*

Aussi quand je vois continuellement sous la plume des écrivains qui anathématifent le Christianisme, les mots de *législation*, de *patriotisme*, d'*humanité*, je dis, sans crainte de me tromper : Ces hommes-là se jouent du public, & ils ne font intérieurement ni patriotes ni humains. La bouche parle ordinairement de l'abondance du cœur.

C'est par-là que j'aurois voulu attaquer les Philosophes modernes, si je m'étois senti assez fort pour les combattre. Ils auroient pu crier contre mes raisonnemens, parce que je les aurois ferrés de près; mais ils ne se feroient pas plaints de ma vivacité. Je leur aurois parlé comme l'ami le plus ten-



dre, zélé pour leur bonheur, autant que pour le mien, comme un auteur véridique, impartial, qui auroit reconnu leurs talens, & rendu souvent justice à la beauté de leur esprit.

J'ai assez de présomption pour croire qu'ils m'auroient aimé, quoique leur antagoniste.

Je n'exécute point ce dessein; parce que je ne jouis point ici de l'heureuse tranquillité qu'on respire à Saint-Marin: on y est dans une quiétude qui a quelque chose de céleste.

Il faut cependant que ce repos soit funeste aux Sciences & aux Belles-Lettres, attendu que je ne vois pas dans l'immense catalogue des hommes célèbres, des Ecrivains citoyens de Saint-Marin.

Je vous conseille d'aiguillonner vos sujets, pendant que vous serez en place; mais pressez-vous: car ce n'est pas de votre regne dont il est dit: *cujus regni non erit finis*. Il y a de l'esprit dans votre pays; il n'est question que de l'exciter.

Voilà une Lettre aussi longue que vos Etats, sur-tout si vous faites attention au cœur qui l'a dictée; & dans lequel vous occupez souvent une bonne place. C'est ainsi qu'on s'écrit & qu'on s'aime, quand on a été au Collège ensemble. Adieu.

